

Études littéraires africaines

SOYINKA Wole, *The open sore of a continent*, OUP, Londres, 1997. 170 p. 16.99 L

Michel Naumann



Number 5, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042207ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042207ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Naumann, M. (1998). Review of [SOYINKA Wole, *The open sore of a continent*, OUP, Londres, 1997. 170 p. 16.99 L]. *Études littéraires africaines*, (5), 70–71. <https://doi.org/10.7202/1042207ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

“pagaille” furent moins négatives qu’on ne le pense car elles enfantèrent un engagement socialiste et culturaliste concret chez Soyinka et Achebe. Le “je” de l’autobiographie cède la place au “il” du “docu-roman”. Une distanciation est la moindre des choses pour traverser les années pagaille : *penkelemes*, déformation nigériane de *peculiar mess*. Si le lecteur peut être déçu parce qu’il ne trouve pas dans *Ibadan* la profondeur psycho-généti- que d’*Ake*, ou parce que certains épisodes politico-biographiques restent un peu manichéens (aucune analyse des intérêts économique-sociologiques qui présidèrent aux luttes entre Awolowo et Akintola n’en explique la teneur par exemple), nul ne doute que dans cet ensemble riche, chacun trouvera des informations, des développements, des clefs qui répondront à ses interrogations sur Soyinka et son pays. La traduction d’Etienne Galle, classique et pénétrante, ajoute une force unificatrice impressionnante à ces cinq cents pages tumultueuses.

■ Michel NAUMANN

NIGERIA

■ SOYINKA WOLE, *THE OPEN SORE OF A CONTINENT*, OUP, LONDRES, 1997. 170 p. 16.99 L.

Le titre de l’ouvrage du Prix Nobel africain évoque une phrase de Livingstone qui parlait de l’esclavage. Les nouveaux marchands de chair humaine pourraient bien être, pour notre auteur, les régimes militaires qui refusent de céder la place comme cela s’est fait dans nombre de pays africains après les grands soulèvements démocratiques de 1989. Pour le Nigeria, la date essentielle est 1993, le refus d’entériner la victoire d’Abiola aux élections. Or les militaires avaient contrôlé le processus, imposé le calendrier, défini les partis, écrit les programmes... Le vainqueur n’était nullement un foudre de guerre gauchiste, mais un milliardaire ami des Etats-Unis. Le pouvoir actuel à Lagos se présenterait comme un rempart contre la confiscation de la nation pluri-ethnique par les Yoruba. Soyinka n’a aucune difficulté à montrer que le vote en faveur d’Abiola était inter-régional. En outre le défi le plus grave que le pouvoir militaire a dû affronter a peut-être été, non pas le “danger” yoruba, mais le développement d’un nationalisme ethnique à travers les protestations des Ogoni et de Ken Saro Wiva contre la destruction de l’environnement de leur région par Shell.

Soyinka pose donc la question de l’Etat en Afrique. Responsable du développement, il a échoué et perdu son unique justification. L’auteur définit la Nigeria comme un espace dont il se sent responsable, investi de certains devoirs, un espace dépositaire d’un potentiel, un lieu de collaboration entre diverses entités, qui doit être organisé en vertu de certaines valeurs de justice. Nous avons l’impression d’un cadre vide qu’il faudrait

remplir mais qui ne suggère rien de concret, d'un Etat-négatif, vers lequel il convient de se tourner, non parce qu'il inspire un avenir, mais parce qu'il est là, incontournable et que l'intellectuel de ce pays n'appartient à aucune autre formation nationale.

■ Michel NAUMANN

■ WRIGHT, DEREK DIR., *CONTEMPORARY AFRICAN FICTION*, BAYREUTH AFRICAN STUDIES, n° 42, 1997 (BAYREUTH UNIVERSITY, D-95440 BAYREUTH, GERMANY RFA, DM 64,90, 266 p.).

Il s'agit d'un recueil d'articles rédigés par de bons spécialistes. Le champ couvert par ces études est vaste : il va de l'Afrique de l'Est à l'Afrique de l'Ouest, à l'Ouganda (Eckard Breitingner, "Dictators, Coup Plotters, Ethnicists : the prevalence of the context in ugandan fiction texts") ou à l'île Maurice (Sue Thomas, "Memory politics in the narratives of Lindsey Collen's *The Rape of Sita*"). Je regrette, pour ma part, que l'Afrique du Sud soit nettement sous-représentée, en dépit d'un article de Theresa Dovey sur Coetzee et d'un autre de C. Mackenzie qui traite de Ndebele, de Matshoba et de Bessie Head à propos de leur utilisation de l'oralité en écriture, ce qui est intéressant, mais une étude sur le théâtre ou la lecture publique de poésie, comme autres formes de récupération d'une oralité conjugée au présent, manque cruellement. Derek Wright nous confesse que cela serait dû à des défections de la part de collaborateurs, mais on peut se demander également si les littératures au sud du Zambèze pouvaient s'intégrer aisément dans la problématique soulevée par cet ouvrage collectif. Un article de P. Ludicke sur *Nehanda* et *Without a Name* d'Yvonne Vera ne permet pas de redresser la barre.

Derek Wright intervient souvent dans ce livre, sous la forme de panoramiques qui permettent de recentrer ces recherches. Il tente de retrouver des étapes (quatre) dans l'histoire de ces littératures, avec tous les risques que ce classement peut comporter, mais avec beaucoup de lucidité il souligne à plusieurs reprises l'importance prémonitoire du *Two Thousand Seasons* de Ayi Kwei Armah (1973) qui, d'une certaine façon, annonce toutes les bousculades qui vont suivre. Car ce qui agite ces nouvelles expressions littéraires, c'est un désir commun de sortir de vieux dilemmes dont les écrivains sentent bien qu'ils ne sont plus de mise, et que les bonnes vieilles oppositions binaires entre oralité et écriture, entre tradition et modernité, entre "authenticité culturelle", retour aux sources (Chinweizu & al.), et aliénation par l'Occident, ou encore entre individualisme et sens de la communauté, sont dépassées. Ces distinguos com-